



Jean Cocteau.
Portrait par
Modigliani (1916).

monde – il s'agit de l'art le plus intime, aux yeux de Cocteau, le seul à pouvoir mettre en lumière l'inconscient et à faire parler les morts, à la différence du théâtre, qu'il compose presque « anonymement » afin de capter son auditoire, en tirant le meilleur de ses acteurs. Partant à la conquête du grand public, Cocteau rédige en même temps des drames en reprenant des canevas boulevardier (*Les Parents terribles*) ou historico-féeriques (*Les Chevaliers de la Table ronde*). De plus en plus contesté par ce qu'il reste de l'avant-garde, il cherche une assise qu'on lui refuse – et qu'il s'empêche lui-même de conserver, bien souvent – mais ce jeu de chaises musicales est devenu son destin, non plus un choix, il n'est plus le demi-dieu de 1912, bien plutôt la victime de ces divinités antiques qui aimaient, en leur laissant l'apparence du libre-arbitre, imposer aux humains leur volonté. Bref, il ne contrôle plus grand-chose, surtout avec son manque total de sens politique, dans un monde de nouveau en proie à des forces terribles.

– Vous apportez de nombreux éléments sur l'attitude de Cocteau durant l'Occupation.

– Son cas est complexe. Désigné comme l'archétype du décadent et du dégénéré par les journalistes parisiens de la Collaboration, puis par les hommes de main du PPF de Doriot, Cocteau voit tous ses pro-

jets théâtraux censurés, dans un premier temps. En tant qu'homosexuel, opiomane et enjivé (5), il est une tête de turc désignée, ses prises de position contre le nazisme et son action en faveur du boxeur noir Panama Al Brown n'ayant fait qu'exacerber la fureur des fascistes français. Ces menaces permanentes vont finir par le pousser à chercher la protection des secteurs francophiles des troupes occupantes, pour qui il incarne, à l'inverse, le Parisien par excellence – comme le montrent le *Journal* de Ernst Jünger ou le témoignage de Gerhard Heller. C'est dans ce contexte qu'il faut situer son « Salut à Breker », paru dans *Comadía* en 1942, lors de l'exposition consacrée au sculpteur officiel du Reich au Musée du Jeu de Paume : Breker l'avait très tôt assuré d'un soutien qui s'était avéré précieux lorsque Jean Marais avait boxé Alain Laubreaux, le critique théâtral de *Je suis partout*, à la tête de toutes les grandes campagnes anti-Cocteau. Vomi par l'extrême-droite, Cocteau est en même temps plus populaire que jamais : la création de *Renald et Armide* au Français est le succès théâtral de l'année 1943, et la sortie de *L'Éternel retour*, un film en prise avec la sensibilité crépusculaire de ces années noires, est un triomphe national. Un temps tenu en suspicion à la Libération, Cocteau ne fut pas inquiété sérieusement : il ne répondait à aucun des critères mis en avant par les épurateurs du CNE. Il est vrai qu'il s'était acquis entre-temps le soutien d'Eluard et d'Aragon – ses persécuteurs au temps du surréalisme –, qui tentèrent d'en faire un compagnon de route du Parti communiste – ce qui vaudra à Cocteau de poser à plusieurs reprises aux côtés de Maurice Thorez, « le premier stalinien de France ».

– La dernière période de la vie de Cocteau présente encore une série de mouvements contraires ou contrariés.

– Au sortir de la guerre, désireux une nouvelle fois de se refaire, Cocteau fréquente le Flore et les Deux Magots, Sartre le leader et Genet le maudit, dont il a révélé le génie en pleine Occupation. Il ne parvient cependant pas à se renouveler, à paraître jeune – les caves de Saint-Germain-des-Près lui semblant l'écho affadi du Bœuf sur le toit des années vingt –, et en conçoit une certaine amertume : il ne peut se résoudre à devenir l'un de ces « assis » que dénonçait Rimbaud. Démodé par ses efforts trop voyants pour rester dans le coup, le « juif errant » des lettres françaises devient néanmoins le propriétaire de la maison de Milly. Là, sa trajectoire se fait plus intime : il se lie à Édouard Dermit, qu'il a sorti d'une mine de Lorraine pour en faire son amant, son jardinier puis son secrétaire, et séjourne de plus en plus souvent près de Villefranche, dans la villa Santo-Sospir de son amie Francine Weisweiler. Il revient à la poésie, persiste au théâtre (*Bacchus*) et au cinéma (*Orphée* et *Les Enfants terribles*, coréalisé avec Jean-Pierre Melville). Enfin il décide d'ausculter le personnage